

la sécheresse de l'été, etc.; quelquefois le plant a été gâté par ses extrémités. Dans tous les cas, il n'est pas possible d'en faire de beaux arbres en les mettant sur un bria; on doit le recevoir, c'est-à-dire le couper rez de terre, pour lui faire pousser de nouveaux bourgeons, qui, à raison de la force acquise par la racine, s'élèvent du premier jet à une hauteur considérable et sont très droits.

Ce recepage des plants nuit certainement, comme l'ont remarqué plusieurs pépiniéristes, à l'accroissement des racines; mais cet effet est de peu de durée, parce que les pousses qui se développent favorisent à raison de la largeur de la direction droite de leurs canaux séveux, ainsi qu'à raison du grand nombre et de la largeur de leurs feuilles, une plus forte végétation, les racines prennent une plus grande amplitude à la sève d'automne, qui est celle qui agit le plus sur elles.

Quelques espèces d'arbres se prêtent plus facilement que d'autres à l'opération du recepage. On gagne toujours à le faire subir à l'orme; le chêne et autres espèces de bois dur, les frênes et autres arbres à rameaux opposés, ne doivent y être assujettis qu'à la dernière extrémité.

Ce recepage qui doit avoir lieu au printemps, avant que les arbres n'entrent en sève, doit se faire avec précaution, pour ne pas trop branler les racines, et de manière que le plant soit orienté au nord pour diminuer les inconvénients d'un dessèchement trop rapide. Lorsque le premier feu de la sève est passé, on détache de chaque pied la plupart des bourgeons, ou, mieux, on ne laisse que les plus forts et les mieux opposés: un mois plus tard, on supprime le plus faible des deux. C'est alors que la conserve prend une amplitude et une élévation telles qu'il devient souvent plus gros, plus grand, et qu'il est toujours plus droit que la tige qu'il remplace: de sorte que, quoiqu'on semble perdre une année en agissant ainsi, on se trouve cependant plus avancé pour la vente.

L'année suivante, les plants sont taillés en crochet, et traités comme nous l'avons dit plus haut.

Lorsqu'au lieu de conduire ainsi les jeunes plants, on les élague tous les ans, ils ne prennent pas de corps, s'élèvent bien moins rapidement, et se courbent par l'effet du poids de leurs feuilles. Cette méthode des élagages, si contraire au principe que les arbres vivent autant par leurs feuilles que par leurs racines, n'a plus lieu dans aucune pépinière marchande, parce que celui qui persisterait à la suivre serait inévitablement ruiné, puisqu'il ne pourrait vendre ses arbres que 2 ou 3 ans plus tard, et qu'ils seraient de plus inférieurs à ceux traités comme nous venons de l'indiquer. Ce n'est donc que lorsque les arbres sont assez gros pour être vendus, que leur tête est bien formée, qu'il faut passer à les élaguer, pour leur donner une tige unie. Alors les inconvénients ci-dessus sont moins sensibles à raison du nombre des branches de la tête, et ils disparaissent devant l'utilité dont sont, pour beaucoup de services, les arbres dépourvus de branches dans le bas: on fait cette opération entre les deux sèves.

L'économie s'oppose généralement à ce qu'on redresse avec des échelles les arbres des pépinières qui ne poussent pas droit. Un moyen fort ingénieux, fort concordant avec les principes, de les faire redresser, c'est de foudre leur écorce longitudinalement du côté de leur courbure: l'ex travasation de sève et le bourrelet qui en est la suite le font presque toujours redresser.

C'est à la même époque qu'on régularise la tête de ces arbres. Pour cela on arrête, en cassant ou tordant l'extrémité, le prolongement des bourgeons qui poussent plus vite

que les autres; on supprime avec la serpette les rameaux qui s'enchevêtrent avec les autres et ceux qui se rebougrissent, etc.

On arrive, par ces moyens, à mettre les arbres en état de sortir de la pépinière bien plus tôt que s'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes, et à avoir des arbres rarement difformes et d'une grande égalité de vigueur; ce qui est important dans beaucoup de cas, par exemple quand on plante une avenue, une route, etc.

L'âge auquel les arbres peuvent être extraits de la pépinière pour être plantés à demeure varie de manière qu'il n'est pas possible d'établir de règle pour le fixer. En effet, chaque espèce d'arbre a une progression de croissance différente de celle des autres. Dans un bon terrain les arbres croissent plus rapidement. Une ou deux années favorables de suite produisent le même résultat dans un mauvais terrain. Telle année le besoin d'arbres se fait sentir; telle autre il ne se présente pas d'acquéreur: en général c'est entre quatre à six ans. Tous les motifs se réunissent pour engager le pépiniériste à vendre le plus tôt possible, après que ses arbres sont formés, c'est-à-dire la quatrième ou la cinquième année pour le plus grand nombre; mais l'acquéreur a quelquefois intérêt d'attendre un ou deux ans de plus, surtout quand il veut planter une avenue et plus souvent son ignorance le porte à croire qu'il y a, pour sa plus prompte jouissance, un avantage de les prendre le plus vieux possible.

On prend, en arrachant les arbres de la pépinière, les précautions les plus grandes pour conserver les racines aussi entières que possible. C'est une opération sur laquelle l'acquéreur ne peut trop veiller; car les ouvriers, pour aller vite, la font ordinairement fort mal. Les leviers qu'on emploie dans quelques endroits sont très avantageux lorsque le plant est fort, en ce qu'ils enlèvent souvent la motte et conservent les racines inférieures, les plus importantes de toutes.

Certaines espèces d'arbres reprennent facilement de marcottes, d'autres de boutures; et les arbres qui résultent de cette méthode de multiplication sont plus tôt formés que les autres. Les pépiniéristes ont donc de l'avantage à la préférer, quoique les arbres qui en résultent aient une moindre force que ceux provenant de la semence.

La nombreuse famille des peupliers et des saules est principalement celle qu'on multiplie par boutures dans des pépinières forestières; la platane peut lui être adjoint. L'usage où l'on est de leur couper la tête est nuisible; en effet si les arbres vivent autant par leurs feuilles que par leurs racines, et si ces dernières sont produites dans une bouture par la sève descendante, comme on ne peut se refuser de le croire, c'est folie que de diminuer la production du nombre de ces feuilles, en ne laissant que deux ou trois yeux hors de terre. Il n'y a qu'un cas où cela puisse être avantageux, c'est lorsqu'on plante une très-grosse bouture, un plançon de saule, par exemple, parce qu'il y a assez de sève dans la tige pour faire pousser des racines, et qu'il n'y aurait pas assez de racines poussées la première année pour nourrir un grand nombre de branches.

On met les boutures en terre, soit en faisant un trou à l'aide d'un plantoir, soit dans une fosse creusée à la bêche ou à la pinche, soit dans une tranchée plus ou moins prolongée. L'emploi du plantoir a des inconvénients, à raison du trépanement coûteux; mais il est avantageux d'ameublir la terre et de permettre de couvrir la partie inférieure des boutures.

On fait aussi des boutures de racines.

Quoique, d'après la théorie, toute espèce de bouture